

ou broyés sur les rochers. Puis, à cette heure terrible, les individualités s'effacent. C'est au salut commun qu'il faut songer. Chacun pour soi, Dieu pour tous. Dieu, c'est le commandant du bord, pour l'instant sondé légué.

Celui du *Meikong*, le commandant Foache, du haut de la passerelle, d'où il communique avec les mécaniciens et demande à la machine un dernier effort, un dernier souffle qu'elle ne peut plus donner, a vu cette lame furieuse, a compris qu'elle serait bientôt suivie d'autres plus furieuses encore, que le flot reculait, pour revenir plus terrible, et il enjoint à ses officiers de faire immédiatement descendre tous les étrangers sans exception, les hommes aussi bien que les femmes, dans les salons de l'entrepont.

Un ordre difficile à exécuter. Beaucoup résistent : ils préfèrent, disent-ils, mourir en plein air, en plein ciel, que d'être ensevelis dans les profondeurs du navire, dans ce grand cercueil. Cependant, on finit par obéir, de gré, de force, sous la prière, sous la menace.

Bientôt, le commandant reconnaît que tous ses efforts sont inutiles pour relever le *Meikong*, ou le mettre dans une position moins périlleuse ; que, dès lors, il ne doit plus songer qu'à la vie de ses passagers et de son équipage.

La démarche assurée, la tête haute, le regard clair, il descend de la passerelle et se dirige vers l'entrepont. Regardez : ne dirait-on pas qu'il va passer une inspection, faire la visite du dimanche ? Et, cependant, comme il doit souffrir ! Plus que tout le monde à bord ! C'est sur lui que pèsent toutes les responsabilités ; c'est à lui qu'on dira : " Qu'avez-vous fait du navire qu'on vous a confié ? Comment n'avez-vous pas deviné que la terre était devant vous ! Comment ne vous êtes-vous pas méfié du sinistre cap Guardafui ! Il est bien connu pourtant. Malheureux, d'un coup, vous venez d'engloutir cinq millions dans la mer. Oui, cinq millions, navire et marchandise."

Toutes ces idées roulent dans sa tête, l'étreignent, lui brûlent le cœur. Il les chasse. Ce n'est plus du *Meikong* qu'il s'agit, des richesses qu'il porte dans ses flancs. Tout est perdu. Mais que d'existences à sauver, quel grand devoir à remplir !

Les passagers sont là, dans le salon des premières, dans l'entrepont, pêle-mêle, cent cinquante environ, dont une trentaine de femmes, une vingtaine d'enfants. Quel désordre, quelle confusion de rangs et de nationalités ! Français, Allemands, Anglais, Hollandais, revenant de Sumatra et de Java, avec toute leur fortune...engloutie.

Ils sont là : ceux-ci à peine habillés, mais une sacoche autour du cou...leur argent d'abord...Ceux-là, qui ne songent qu'à leur vie, ont pour tout vêtement une ceinture de sauvetage. Les femmes agenouillées pleurent ou prient. Quelques-unes, à moitié nues, telles qu'elles sont sorties de leur cabine, les cheveux dénoués, courent de tous côtés comme des folles. Cette autre, une mère, a réuni autour d'elle ses trois enfants, les presse sur sa poitrine, et semble dire : " Nous mourrons ensemble, rien ne nous séparera." Beaucoup d'hommes, hélas ! sont aussi affolés que les femmes ; ils se lamentent comme elles. Plusieurs, au contraire, absolument calmes, essayent de rassurer ceux qui peuvent les écouter, et attendent les événements.

On s'est précipité vers le commandant dès qu'il est apparu en haut de l'escalier, et par enchantement le tumulte s'apaise, les cris cessent, un grand silence se fait pour l'écouter. Que va-t-il dire ? Que va-t-il proposer ? Quelles espérances apporte-t-il ?

Il s'est arrêté sur les dernières marches pour mieux dominer la foule, et contraignant son émotion, d'une voix brève, mais très ferme, il parle :

" Aucun danger immédiat. Le *Meikong* ne peut pas couler. Il est appuyé sur les rochers qui font une sorte de lit...Le vent semble mollir et, du reste, la mer n'enta-

mera pas de longtemps les puissantes murailles du paquebot. Ses cloisons étanches le protégeraient au besoin...L'équipage, les officiers vont s'occuper du sauvetage. Tous les passagers, sans exception, descendront à terre...Alors on avisera. On ne peut tarder à être secouru : le cap Guardafui est sur la route des Indes, de la Chine et de l'Australie. Tous les navires qui font route pour ces pays ou qui retournent en Europe viennent le reconnaître. L'un d'eux se rapprochera, et bientôt les passagers pourront continuer leur voyage. En attendant, il répond de la vie de tous.

Ces paroles et surtout ce grand sang-froid rendent l'espoir. Les mains se serrent, on s'embrasse, on se croit déjà sauvé. Une réaction s'est produite.

ADOLPHE BELOT.

(A suivre.)

NECROLOGIE

LE DOCTEUR TANCREDE TRUDEL

Après avoir annoncé dans notre dernier numéro le décès de deux de nos collaborateurs, nous sommes appelés encore une fois à remplir un triste devoir : le docteur Tancrede Trudel, le chanteur le plus avantageusement connu de toute la province, est mort à l'âge de 43 ans.

Après un cours d'études suivi dans l'un de nos collèges classiques, Tancrede Trudel se livra à l'étude de la médecine un peu à contre-cœur : ses aptitudes le portaient vers la musique. Admis à la pratique en 1872, après un brillant examen, il n'exerça sa profession que quelques années. Dans ce même temps, il cultivait assidument ses talents pour la musique, et en peu de temps il devient le ténor à la mode.

En 1878, Calixa Lavallée lui confia le rôle de *Georges*, dans la " Dame Blanche," et le plus grand nombre des lecteurs de cette Revue se rappellent encore les succès qu'il remporta. Dans le temps où il se donnait encore des concerts, c'est-à-dire, lorsque Lavallée et Prume élaboraient leurs programmes, l'ami Trudel était toujours choisi parmi les artistes.

À Québec où il passa une couple d'années, c'était encore Trudel qui était chargé du grand rôle si l'on organisait une soirée de musique. Ainsi lors de l'arrivée de la Princesse Louise, Lavallée lui confia les solos de la cantate qu'il avait composée à cette occasion.

Plusieurs églises de Montréal ont eu la bonne fortune d'avoir le docteur Trudel durant plusieurs années comme soliste. Tout enfant il chantait à la cathédrale, et à sa sortie du collège il se remit à la disposition de l'abbé —, qui dirigeait alors le chœur de cette église.

En 1880, à son retour de Québec, il fut engagé à St. Jacques, où il passa trois années. De là il passa à l'église du Gesù. En 1886, l'abbé Laroque, qui venait d'être nommé curé de Saint-Louis-de-France, lui confia la direction du chœur, position qu'il garda deux années, et il revint ensuite au Gesù.

Le grand nombre d'amis qui ont accompagné les restes de notre ami à sa dernière demeure prouve bien l'estime que l'on éprouvait pour lui. Les chœurs de toute la ville s'étaient rendus à l'invitation de la famille et lui ont chanté un service funèbre imposant à St. Jacques, et un autre à St. Louis de France quelques jours plus tard.

Les camarades de bureau du Dr. Trudel (il était employé à l'hôtel-de-ville) ont, paraît-il, l'intention de donner un concert au bénéfice de sa famille. On ne saurait trop les louer de cette bonne intention, et tous ceux qui peuvent y contribuer doivent donner leur aide et leur concours.